

Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 66 (1978)

Heft: [12]

Artikel: Femmes voilées d'hier et d'aujourd'hui en Egypte

Autor: Assaad, Fawzia

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-275391>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 25.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Femmes voilées d'hier et d'aujourd'hui en Egypte



Etudiante égyptienne

Photo F. Assaad

L'ouverture à l'Occident commença avec l'expédition napoléonienne. Les femmes égyptiennes virent alors à travers le voile et les rideaux de leurs carrosses des Françaises au bras des officiers, élégantes, fardées, décolletées. Les prostituées eurent l'audace de les imiter. Le général Menou, lui, épousa une Égyptienne, la fille du chérif de Rosette : les confidences de Zubeida El-Rashideya firent pâlir de jalousie les populations anonymes des harems. On racontait qu'elle partageait la même table que son époux et quand elle faisait tomber son mouchoir, celui-ci se précipitait pour le lui ramasser. La galanterie envers les femmes est immorale et absurde, commentera l'historien arabe Gabarti, opposant « l'authenticité » musulmane à la « fausseté » franque.

Un long siècle s'écoula depuis. Les efforts d'occidentalisation de Mohamed Ali ne parvinrent pas à ébranler les préjugés de cinq cents années d'occupation ottomane. Pourtant, les contacts se multipliaient. Les femmes occidentales ne représentaient pas seulement des modèles, mais aussi des rivales : les épouses voilées de l'aristocratie égyptienne voyaient leurs époux à travers les rideaux de leur carrosse ou les trous de leurs fenêtres et de leurs paravents en bois tourné, se promener, dîner, danser avec elles...

L'Université du Caire fut fondée en 1909. Un recteur révolutionnaire 'Abd-el-'Aziz Fahmy envoya une circulaire aux grandes dames de la société les invitant à assister à des cours l'après-midi. Il fut critiqué, blâmé, menacé. Une campagne de presse fut déclenchée contre lui. Elle dura deux longues années. Les femmes voilées qui se rendaient à l'université étant publiquement insultées. A cette époque-là, afficher le nom de l'une d'elles sur une enveloppe tenait déjà de l'indécence.

Cinquante-deux dames de l'aristocratie eurent pourtant l'audace d'assister à ces cours.

Et ce furent encore des aristocrates qui libérèrent les femmes de leur rigide carcan.

Hoda Sha'araoui, d'origine turque, mariée à l'âge de 13 ans à son cousin : Ali Sha'araoui qui lutta, au sein du parti Wafd pour l'indépendance du pays ; un homme, dit-elle, d'une profonde bonté et d'un esprit cultivé. Ignorante de tout, même du Coran, elle s'en trouva profondément humiliée. (Elle demanda une séparation, partit pour la Haute-Egypte, s'aperçut que la paysanne était encore plus malheureuse que la citadine. Elle dévora les livres de la bibliothèque de son père. Quand elle s'estima devenue l'égale de son époux, à l'âge de vingt ans, elle retourna au domicile conjugal.)

Seza Nabaraoui, d'une génération plus jeune, descendante d'un mamelouk circassien, l'un des rares survivants du massacre de la Citadelle prémédité par Mohamed Ali. Son arrière-grand-père paternel était Anglais, son arrière-grand-mère maternelle Irlandaise ; elle fit des études à l'étranger, vécut comme les Européennes, c'est-à-dire avec les apparences de l'émancipation. Mais de retour au Caire, son père la retira de l'école Notre-Dame-de-Sion quelques mois avant son brevet : il lui interdit d'entreprendre des études à l'école française de droit, l'obligea à sortir voilée. Il lui dit : « Est-ce que tu es chrétienne pour te découvrir le visage » ? Le vêtement de la femme marquerait-il une différence essentielle entre l'Orient musulman et l'Occident chrétien ?

Seza s'enferma dans sa chambre plutôt que de se soumettre. Sa vieille amie, Hoda Sha'araoui l'incita à la modération : elle lui offrit une cape, une coiffe, un voile d'une grande élégance : « Porte-les et prends patience, lui dit-elle. Demain nous nous dévoilerons toutes. »

En 1919 eut lieu le premier grand coup d'éclat : au grand scandale de tous les gens bien pensant, les femmes voilées descendaient dans les rues de la ville, manifester pour l'indépendance du pays.

En 1923, Hoda Sha'araoui et Seza Nabaraoui, accompagnées de leur collaboratrice Nabaweya Moussa, assis-

tèrent au premier congrès des Suffragettes à Rome. Elles brandissaient le drapeau du parti Wafd qui unit la croix et le croissant et réclamaient l'indépendance pour leur pays et pour les femmes, l'interdiction de se marier avant l'âge de 16 ans, l'autorisation de poursuivre des études secondaires, la levée du voile.

Le mari de Hoda, le père de Seza étaient morts l'année précédente : elles étaient libres. De retour du Congrès, elles décidèrent de se montrer le visage découvert. Au port d'Alexandrie, le gendre de Hoda Sha'raoui leur en donna l'autorisation.

A la gare du Caire, deux générations de femmes furent officiellement reçues, assaillies par les photographes et les journalistes, le voile levé. On appela l'événement : la prise de la Bastille des Musulmanes.

Aujourd'hui, un demi-siècle plus tard, on voit des femmes et des jeunes filles se voiler de nouveau. Certaines vont jusqu'à se couvrir de cagoules fendues à la hauteur des yeux, dérobent leur regard avec des lunettes, leurs mains avec des gants. Plus nombreuses, plus fidèles à la coutume musulmane sont celles qui montrent leurs mains et leur visage à travers la longue robe et le tissu d'organza ou le châle crocheté savamment drapés pour cacher jusqu'aux racines des cheveux. Si le fard et les artifices de la toilette sont en général condamnés parce qu'ils défigurent l'œuvre de la création divine, la coquetterie ne perd pas ses droits. Souvent, un voile conçu comme un némès antique ou une cape de carmélite met en valeur la pureté d'un profil qui serait passé inaperçu sous un vêtement moderne.

Contrairement à leurs grand-mères féministes, elles vont toutes à l'université, travaillent, votent. Rien ne les empêche de grimper rapidement l'échelle du pouvoir : les postes de ministre, de chef d'entreprise ou de mouvements politiques leur sont ouverts. Elles portent le voile de leur plein gré. Pour l'ôter, elles n'ont pas besoin d'attendre la mort d'un père ou l'autorisation d'un gendre. Celles qui se distinguent dans la masse n'appartiennent pas nécessairement à l'aristocratie ou aux classes dirigeantes du pays. Elles peuvent se recruter jusque dans la paysannerie pauvre.

Ce phénomène, marginal au départ, prend de plus en plus d'ampleur. Il devient le signe d'un souci de religiosité ; il exprime un désir de soumission totale à la parole divine révélée dans le Coran.

La levée du voile fut le résultat d'un long siècle de contacts avec l'Occident. Assiste-t-on aujourd'hui à la recherche d'une identité musulmane ou bien à une pieuse réaction contre la société de consommation et le matérialisme contemporain ?

Il est un fait incontesté : le besoin d'argent dans un pays où la grande richesse côtoie la non moins grande pauvreté, l'étalage des objets de luxe vantés sur les poteaux électriques, au cinéma, à la télévision, sur un petit transistor bon marché à la portée de toutes les bourses collectives, rurales et citadines ont provoqué le relâchement du sens des valeurs traditionnelles. Acquérir ces biens de consommation nécessite un certain niveau de richesse, souvent une certaine malhonnêteté.

Ce relâchement des mœurs ne va pas sans inquiéter toutes les couches de la population. Mais la question qui se pose est de savoir si un puritanisme qui peut prendre des formes extrêmes représente une panacée aux maux d'une société en pleine mutation. L'intention est-elle de

faire obstacle à la corruption ? Hélas ! Les apparences de la vertu font bon ménage avec celle-ci, la voilent même, fort élégamment.

Dans cette atmosphère de religiosité qui envahit le pays, on pourrait craindre à juste titre que la femme ne trouve pas son compte. En condamnant cet érotisme joyeux qui pourrait être celui de l'Orient, celle-ci favorise toutes sortes de refolements qui provoquent le sentiment — et la pratique — de l'obscénité ; la femme se soumet à des lois faites pour la mater et ne mettant pas en question l'enseignement coranique qui la subordonne à l'homme au sein d'une population elle-même matée, soumise, depuis des millénaires par des pouvoirs politico-religieux aux visages multiples.

La femme voilée d'hier avait osé se fonder sur des interprétations nouvelles, rationalistes du Coran pour affirmer son rôle dans la vie publique. Elle comptait sur les générations ultérieures pour faire avancer sa cause, notamment dans le domaine de son statut privé. La femme voilée d'aujourd'hui, soumise à la tradition islamique des siècles passés, riche d'un sentiment de supériorité morale et spirituelle, ne réclame plus les droits qui concernent sa vie privée : elle abandonne à l'homme des privilèges injustifiés en matière de mariage, de divorce, d'héritage. Les droits civiques dont elle jouit, elle oublie qu'elle en est redevable à ses grand-mères, dont la grande victoire, symbole d'un âge nouveau, fut de se dévoiler.

Fawzia Assaad



Un œil à peine : nouvel Islam.

Photo F. Assaad